

Christophe Schriber

**CHARLIE
VA BIEN,
NE T'INQUIÈTE PAS**

roman

Christophe Schriber

Charlie va bien, ne
t'inquiète pas

© Christophe Schriber, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-3917-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Christophe Schriber est un écrivain suisse qui vit près de Genève. Après son premier roman, **Saboteur** (2001), qui a connu un joli succès en Suisse romande, il s'est tourné vers l'écriture de scénario et la mise en scène, avant de revenir au roman.

Plus d'info sur www.christophe-schriber.org

*À tous ceux qui vivent avec
un conjoint qu'ils croient
connaître...*

1.

J'ai ouvert les yeux. Un ciel blafard enveloppait le toit des immeubles voisins et diffusait une lumière triste dans le salon. J'avais dormi sur le canapé avec un plaid écossais. Quand je me suis redressé, le sol penchait de façon inquiétante et la télévision fixée au mur me tombait dessus.

Ça tanguait comme sur le pont d'un navire ballotté par la houle. Mon estomac subissait des spasmes en rafales, l'expulsion était imminente. J'ai tenté de stabiliser les éléments avant de tituber jusqu'à la salle de bains.

Après une douche brûlante, j'ai terminé à l'eau glacée. J'avais lu dans un de ces magazines santé que Louise accumulait aux toilettes (et qui participaient généreusement au relâchement de mon côlon) que ça tendait la peau du visage et retardait la formation des rides. Possible. Moi, ça m'aérait la tête et me débouchait les oreilles. Or, la seule chose que je percevais était le sang qui pulsait dans mes artères.

Ce silence était inhabituel.

J'ai tenté une réflexion, mais mes méninges se sont crispées et j'ai vacillé. Ma boîte crânienne semblait vouloir s'agrandir. Je me suis retenu au lavabo, évitant une mauvaise chute. Je maudissais ces derniers verres au Train Bleu avec Valentin.

Le taxi m'avait déposé peu après minuit devant notre immeuble carougeois, rue Montfalcon. Comme l'ascenseur ne répondait pas, je m'étais hissé jusqu'au sixième en m'agrippant à la main courante, soufflant comme un ours. Mes jambes étaient lourdes et mes bras mous comme du métal fondu. Dans mon effort pour faire le moins de bruit possible, j'avais mis une éternité pour enfiler la clé dans la serrure. Une fois à l'intérieur, bataillant dur pour ôter ma veste, j'avais perdu l'équilibre et m'étais retrouvé sur les fesses. Après avoir retiré mes

godillots, je m'étais dirigé vers la chambre de mon fils, une chaussure dans chaque main, levant haut les pieds pour empêcher le parquet de gémir.

J'avais une grosse envie de Charlie. Cela faisait trois jours que je ne l'avais pas vu. Même pas parlé au téléphone. Je voulais le serrer contre moi, entendre sa voix, renifler son odeur, sentir ses petits doigts explorer mon visage. Mais je savais aussi que si je le réveillais, il n'arriverait plus à se rendormir et Louise serait fâchée. J'avais pensé un instant aller négocier, mais la porte de notre chambre était close. Le message était clair : je pouvais aller cuver ailleurs !

Toujours accroché au lavabo pour ne pas tomber, j'ai saisi le tube de dentifrice. Dans la glace, un quadragénaire fatigué avec une barbe de trois jours et une brosse à dents dans la bouche. Traits tirés, teint livide, une touffe épouvantable de cheveux châtain clair sur la tête et des poches sous les yeux aussi grosses que des sachets de thé. C'est clair, je n'avais pas bonne mine.

Tandis que je me brossais les dents, mon regard est tombé sur l'horloge de la radio portative. Huit heures moins dix. J'ai fermé l'eau, retenu ma respiration.

Toujours rien.

Charlie commençait à 8 h 05. J'aurais dû l'entendre se préparer pour partir à l'école.

J'ai appelé, aspergeant le miroir par la même occasion : « Louise ! Charlie ! » Pas de réponse. Armé de ma brosse à dents, j'ai déboulé dans la chambre de mon fils. Des jouets, des peluches et des Lego jonchaient la moquette. Dans un coin, la ferme que j'avais reçue pour mes six ans et qu'il adorait. Sur le lit, un gant de baseball et deux vaches en bois taillées à la main.

J'ai soulevé inutilement le duvet, puis j'ai crié « Louise ! » en ouvrant brusquement la porte de notre chambre. Le lit était impeccable, comme dans un magasin de literie. La pièce me paraissait nue.

Quelque chose clochait.

De retour dans la salle de bains, j'ai remarqué que le petit canard jaune qui servait de gobelet pour les brosses à dents était vide. J'ai enfilé un caleçon et j'ai couru dans tout l'appartement, en criant leurs prénoms. Ma tête n'a pas supporté. J'ai dû m'asseoir pour me masser les tempes. Il me fallait un café.

Pendant que la vieille Gaggia chauffait, j'ai consulté mon smartphone dans l'espoir d'y découvrir un message que j'aurais raté. Le dernier remontait à vendredi matin, Louise me demandait comment s'était passé l'entretien avec Mademoiselle Pelletier, mon éditrice parisienne. Depuis, plus rien.

Quand le point vert s'est allumé, je me suis fait un café, endurant le bruit infernal de la pompe. Elle arrivait au bout. Louise avait le projet d'acheter une Rocket Espresso, une machine high-tech, chromée, en acier inoxydable. Je n'étais pas pour. Ça faisait *couple installé*. Et aussi ridicule que cela puisse paraître, à quarante-deux ans, je n'étais pas prêt.

Je me suis installé sur un tabouret avec mon café et j'ai fermé les yeux pour essayer de réfléchir. Je me souvenais vaguement d'un rendez-vous chez le pédiatre... M'aurait-elle prévenu ? L'avait-elle emmené au zoo ? Il y avait sûrement une explication rationnelle à leur absence. *Fais le vide ! Calme-toi et fais le vide !* Après quelques profondes respirations, j'ai rouvert les yeux.

Là.

Sur l'îlot.

Sous la casquette « J'aime Paris » que j'avais rapportée à Charlie.

Un message.

Je dois m'absenter quelque temps, Charlie est chez une amie.

Je t'aime. Lou

PS Charlie va bien, ne t'inquiète pas

Je suis resté figé, complètement abasourdi, le regard fixé sur ces mots étranges, griffonnés à la va-vite au dos d'une enveloppe usagée.

Si l'information était simple, le sens était obscur. J'avais beau le lire et le relire des dizaines de fois, je n'arrivais pas à aller au-delà des mots, de leur signification première, j'étais incapable de percevoir la vérité que cet assemblage

de graphèmes recelait.

D'abord ce « Je dois ». Était-ce une façon de parler ou était-elle réellement obligée de s'absenter ? Et si oui, pour quelle raison ? Quoi qu'il en soit, ça devait être sacrément urgent puisqu'elle n'avait même pas eu le temps de me prévenir. Ensuite il y avait ce « quelque temps » que je trouvais des plus vagues. Quelque temps ça pouvait aussi bien dire quelques jours que quelques semaines, voire quelques mois. Ou pire : le temps que les choses se tassent. Mais quelles choses ? Si nous étions en crise, j'aurais apprécié qu'elle m'en informe. Certes, l'intensité de nos sentiments s'était un peu diluée dans les tracasseries du quotidien et les relations sexuelles étaient devenues aussi rares que le cacao dans le chocolat anglais, mais était-ce une raison pour quitter la maison et déposer Charlie chez une amie ? N'aurait-elle pas pu me le laisser ? Serait-elle fâchée contre moi ? Je n'étais pas facile, je le reconnaissais volontiers. Obsédé par l'écriture, je n'étais pas toujours à l'écoute, laissais traîner mes chaussettes, ne repliais pas le journal et, je l'avoue, de temps en temps, j'oubliais d'aller chercher Charlie à l'école. D'accord, c'est moche mais relativisons : l'école est à cent mètres !

Soudain, j'ai aperçu mon Borsalino sur le portemanteau et je me suis souvenu. Quelques semaines plus tôt, j'avais frisé le code. J'avais suspendu Charlie par les pieds par-dessus la balustrade de notre balcon pour qu'il récupère mon chapeau qui avait atterri chez le voisin du dessous. Je sais, ce n'est pas très malin ni très prudent, mais le voisin en question était tellement désagréable que sonner chez lui n'était pas une option. Alors, devant l'insistance de Charlie qui trouvait l'idée si cool, j'avais cédé. L'opération avait réussi et Louise n'aurait jamais rien su si Charlie n'avait pas souhaité partager son acte de bravoure avec sa maman.

Je n'avais jamais vu Louise dans un tel état. Elle avait hurlé, pleuré, me traitant de tous les noms. Nous ne nous étions plus parlé pendant trois jours. Quelque chose s'était brisé.

Pendant ces jours, l'idée qu'elle puisse me quitter m'avait traversé l'esprit. Je ne serais donc pas complètement surpris si c'était le cas. Mais alors comment comprendre ce « Je t'aime » qui terminait son mot ? Une déclaration que je croyais sincère car elle avait signé « Lou », ce qui supposait une certaine intimité avec moi au moment de la rédaction. À moins que ce ne soit par commodité : il était plus facile, et donc plus rapide, d'écrire Lou plutôt que Louise. La différence aurait été d'une seconde, ou deux. Qui n'a pas deux secondes à perdre ?

Et ce PS... « Charlie va bien, ne t'inquiète pas ». C'est exactement ce qu'on dit à quelqu'un quand on sait qu'il a de bonnes raisons de s'inquiéter. Les poils se sont littéralement dressés sur mes avant-bras.

J'ai regardé autour de moi. Tout semblait normal. La vaisselle était faite, la poubelle vidée, les journaux empilés dans le carton à papier, le frigo rempli. Peut-être que je me faisais du souci pour rien et que dans deux heures ils seraient rentrés. Mais alors pourquoi ce mot ?

Je me suis jeté sur mon smartphone et j'ai sélectionné son numéro. J'ai vite déchanté cependant : le destinataire ne pouvait être joint.

J'ai envoyé un texto et j'ai attendu.

Deux minutes plus tard, l'opérateur m'informait que mon message n'avait pu être distribué.

J'ai essayé le courriel, mais il m'est revenu presque aussitôt avec une réponse dans un anglais si difficile à décrypter que la seule chose que j'avais captée était qu'il n'avait pas été transmis.

Dans mes oreilles résonnait la tonalité de l'absence.

Silence radio.